

Québec français



Citizen Ruth : une affaire de choix

Christiane Lahaie

Numéro 106, été 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/56465ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lahaie, C. (1997). Compte rendu de [*Citizen Ruth* : une affaire de choix]. *Québec français*, (106), 99–100.



PHOTO : ALLIANCE VIVA FILM

Citizen Ruth

une affaire de choix

par Christiane Lahaie

Il est assez rare de nos jours que le cinéma américain se permette une critique sociale aussi acerbe que celle

d'Alexander Payne dans Citizen Ruth. Œuvre déroutante dont le ton de départ, sombre et prenant, dérive bientôt du côté de la comédie, ce premier long métrage de fiction du jeune réalisateur étasunien s'inscrit dans le courant actuel de ces films qui semblent dénoncer toute ingérence dans la vie privée des individus mais qui, en bout de course, s'interrogent surtout sur l'effritement de toute idéologie au profit de la seule valeur encore présente : l'argent.

Tout commence quand Ruth Stoops (Laura Dern), une jeune toxicomane si pauvre qu'elle se drogue en respirant des émanations de colle ou de peinture, tombe enceinte pour la cinquième fois. Arrêtée par la police, elle est prise à partie par le Procureur qui entend se servir d'elle comme d'un exemple en la poursuivant pour « grossesse dangereuse », puisqu'elle compromet la vie de son fœtus en absorbant des substances illicites. Qui plus est, Ruth est déjà mère et on lui a retiré la garde de ses enfants pour cause d'irresponsabilité. À la suggestion du juge d'instruction, Ruth accepte, plus qu'elle ne décide, de se faire avorter.

C'est dans une cellule de prison que la jeune paumée fait la connaissance de femmes appartenant au mouvement Pro-vie, un groupe farouchement opposé à l'avortement. Ruth est recueillie par l'une de ses membres et se voit littéralement séquestrée par tout un bataillon de femmes, d'ailleurs dirigées par des hommes conventionnels, puis convaincue de garder son enfant en dépit de tout. Mais Ruth reste une toxicomane invétérée, de sorte que les choses se gâtent rapidement. Une espionne, militante au sein du groupe des Pro-choix, en profite pour amener Ruth chez elle, histoire de lui offrir la possibilité de mettre un terme à une grossesse non désirée.

Or un fonds de 15 000 \$ est créé du côté des Pro-vie afin de soutenir financièrement la jeune droguée, somme qu'on double éventuellement, ce qui vient évidemment brouiller les cartes, Ruth n'ayant jamais eu autant d'argent dans ses goussets. Mais toutes ces émotions, combinées à la consommation d'alcool, provoquent une fausse couche. N'en ayant parlé à personne, Ruth s'enfuit avec les 15 000 \$ qu'Harlan, un militant Pro-choix, lui avait offerts à condition de se faire avorter pendant que, devant la clinique, les deux camps s'affrontent.

Les Pro-vie : la société des hommes

Les militants Pro-vie de Payne ne reculent devant rien pour convaincre Ruth de garder son enfant : mitraillage psychologique à grands coups de slogans tels que « l'avortement est un meurtre », « arrêtons l'autre génocide » et « maman, j'ai hâte de te connaître ». Ruth doit assister à la



PHOTO : ALLIANCE VIVA FILM

Le personnage de Diane (Swoosie Kurtz), cheffe des Pro-choix, a de quoi séduire au départ. Femme de tête articulée et audacieuse, elle semble plus raisonnable et respectueuse des volontés de la jeune Ruth. Mais cette image rassurante commence à se désagréger quand celle-ci et sa compagne se mettent à chanter un cantique à la lune, symbole féminin par excellence, rejoignant en cela le mysticisme malsain des Pro-vie.

projection de films où défilent des milliers de fœtus rejetés, déversés dans les dépotoirs, et prouvant hors de tout doute que l'enfant est très rapidement formé à l'intérieur du corps de la mère. Par conséquent, l'avortement est un choix indéfendable. Arborant des dehors très pieux, le couple qui reçoit Ruth chez lui constitue une véritable caricature de puritains moyens, prompts à dénoncer les péchés des autres, mais incapables de reconnaître les leurs propres : le mari a pour Ruth des regards de pure concupiscence alors que l'épouse, qui préfère son fils docile à sa délinquante de fille, ne se rend compte ni des intentions douteuses des uns ni des comportements amoraux des autres. Le seul élément qui pousse enfin cette dévote à réagir, c'est lorsque Ruth, en pleine séance d'inhalation de colle, frappe son fils Mathieu, celui qu'elle appelle « son miracle ». La générosité des Pro-vie, envers la marginale qu'est Ruth, devient alors toute relative.

Le personnage du Révérend (Burt Reynolds), sorte de gourou des Pro-vie, vient appuyer l'hypothèse voulant que le réalisateur de *Citizen Ruth* opte pour le libre choix à l'avortement. En effet, cet homme séduisant mais gras, manifestement richissime et affichant des tendances pédophiles, tient un discours tout à fait tendancieux. Ainsi le droit à la vie est sacré, surtout s'il s'agit de mettre au monde des jeunes gens qui, plus tard, s'offriront à ouvrir pour nous les portes de nos limousines, ou à nous masser les épaules avec de l'huile parfumée... Bref, tout respire la vie du côté des Pro-vie, mais une vie réglée par les hommes et visant subtilement à maintenir les femmes dans un état de soumission, parce qu'elles n'existent qu'à la condition de procréer.

Les Pro-choix : une société de « femmes »

On aurait pu s'attendre à ce que le portrait des militants Pro-choix soit beaucoup plus flatteur : en fait, il n'en est rien. Le personnage de Diane (Swoosie Kurtz), cheffe des Pro-choix, a pourtant de quoi séduire au départ. Femme de tête articulée et audacieuse, elle semble plus raisonnable et respectueuse des volontés de la jeune Ruth. Mais cette image rassurante commence à se désagréger quand celle-ci et sa compagne se mettent à chanter un cantique à la lune, symbole fémi-

nin par excellence, rejoignant en cela le mysticisme malsain des Pro-vie.

Ce n'est pas le fait que Diane soit homosexuelle qui mine la crédibilité de son personnage, mais bien que l'avortement soit devenu pour elle une cause si absolue qu'elle en gomme tout le reste. Les tenants du libre choix pèchent par les mêmes excès que les Pro-vie, dans la mesure où ils prétendent décider de ce qui est bon pour les autres. Ainsi, lorsque Ruth, écœurée, se saoule pour oublier l'absurdité de tout ce qui l'entoure, Diane la tance vertement, parce qu'elle a travaillé pendant des années pour l'accès à l'avortement et que ce n'est pas une petite camée qui viendra tout gâcher.

Autre élément à noter : ce n'est sans doute pas par hasard que les hommes entourant les Pro-choix soient tous des marginaux. Songeons par exemple à cet homosexuel efféminé qui émet son point de vue à une seule reprise et qui comprend très vite qu'il n'a pas voix au chapitre. Mais c'est probablement Harlan, un vétéran de la guerre du Viêt-nam qu'on a amputé d'une jambe (donc, émasculé symboliquement), qui retient le plus notre attention et qui, étrangement, attire notre sympathie. À la tête d'une petite armée parallèle, apparemment constituée de motards, Harlan se venge du mauvais coup qu'on lui a fait en l'envoyant se battre pour rien, en protégeant les femmes qui refusent de mettre des enfants au monde. D'abord responsable du « service d'ordre » chargé de protéger la maison dans laquelle Ruth s'est réfugiée avec ses protectrices Pro-choix, Harlan est également celui qui verse 15 000 \$ à Ruth, à même son indemnité de victime de l'Agent Orange. Cela n'empêche toutefois pas que ce personnage, à l'instar de tous ceux qui encadrent Ruth, songe plus à sa vendetta personnelle qu'au réel bien-être de la jeune droguée.

Et la citoyenne Ruth dans tout cela ?

Au milieu de ce débat sur le droit à la vie du fœtus et de celui au libre choix de la mère, Ruth Stoops (son nom suggère qu'elle est celle qui s'incline devant la volonté des autres) n'a finalement que peu de chose à dire. Fruit avarié de l'Amérique profonde, trop occupée à tenter de se sortir de la misère pour avoir des pensées à carac-

tère philosophique ou socio-politique, Ruth a compris que son véritable problème, c'est son aliénation, sa pauvreté, sa condition de femme dans un monde régi par des principes désincarnés, souvent loin des véritables préoccupations du peuple. Ruth n'est rien d'autre que le résultat d'efforts soutenus dans le but d'inculquer à tous une seule et unique religion : l'argent et le pouvoir qui en découle. Voilà pourquoi, dans une scène d'une ironie évidente, elle entend des voix qui chantent « Alleluia » au moment où elle ouvre le sac dans lequel Harlan a déposé 15 000 \$ en billets de banque. Voilà aussi pourquoi Ruth insiste pour écouter une cassette sur laquelle un gourou des temps modernes explique comment s'enrichir rapidement au moyen de la spéculation immobilière. Pour cette jeune femme que la malchance poursuit, sur laquelle la société s'acharne pour toutes les bonnes raisons, la seule planche de salut n'a pas d'odeur, et si Ruth a pris cette mauvaise habitude de respirer tout ce qui peut l'engourdir, c'est que la misère fait mal et que l'indigence, du moins dans une Amérique fondamentalement individualiste, ne peut engendrer que l'indigence.

Doit-on en rire ou en pleurer ?

Situé quelque part entre la comédie et le drame, oscillant entre la dénonciation et le simple constat, le film *Citizen Ruth* n'en demeure pas moins une charge sociale forte en ce qu'il montre à quel point les principes, quels qu'ils soient, deviennent dangereux dès qu'on les érige en dogmes. Il illustre également à quel point l'individu risque de passer après les idéaux, par ailleurs défendus par la classe bourgeoise dominante.

Si l'ensemble du film indique que Payne penche en faveur des Pro-choix tant son portrait des Pro-vie s'avère impitoyable, il en profite tout de même pour mettre en garde tous ceux et celles qui seraient tentés de fermer les yeux sur les causes tangibles qui se cachent derrière toutes les Ruth de l'Amérique et du monde. Les principes ont du bon : encore faut-il avoir les moyens de se les payer...

Merci à la direction du cinéma *Le Clap* pour sa constante collaboration.